

cette formulation générale (mais, il est vrai, assez réservée) : l'extension relative de deux éléments linguistiques dépend d'une multitude de traits parfois contradictoires, et il n'est donc pas légitime de déterminer, comme l'avait également essayé Moignet<sup>14</sup>, l'extension à partir d'un seul trait. Il faut se baser sur la totalité des emplois des modes, et à ce point de vue il n'y a pas de doute qu'en italien l'extension du subjonctif est plus grande qu'en français.

Gerhard Boysen

ODENSE

FRIEDRICH SCHÜRR : *La Diphtongaison Romane*, 164 pages. Tübinger Beiträge zur Linguistik. Tübingen 1970.

Ce petit livre devrait s'appeler « Les Diphtongaisons dans les langues romanes », car il traite tour à tour de la diphtongaison, tant conditionnée que spontanée, de *ɛ, ɔ* et de celle de *a, ɛ, ɔ*. Comme la thèse de M. Schürr cherche à expliquer la première, on ne manque pas d'être étonné de voir la seconde soumise à une longue analyse, d'ailleurs fort perspicace (pp. 121-53).

Mais la pièce de résistance est l'évolution de *ɛ, ɔ*, sujette à une analyse fort intéressante parue pour la première fois en 1936 sous le titre de « Umlaut und Diphthongierung in der Romania » (*Romanische Forschungen* 50, 275-316). La théorie de M. Schürr est donc vieille de 35 ans, et après sa parution, le grand savant allemand l'a approfondie dans un nombre élevé d'articles publiés dans différentes revues, articles généralement consacrés au problème dans une seule langue ou dans un seul dialecte.

Depuis les premiers temps des études romanes, on distingue deux vagues de diphtongaisons des deux voyelles : une dite spontanée, parce qu'elle apparaît régulièrement sans aucune condition (sinon celle de la syllabe ouverte dans certaines langues), et une autre dite conditionnée, parce qu'elle est soumise à l'influence d'un élément palatal ou vélaire, soit consonantique immédiatement après la voyelle tonique, soit vocalique dans une syllabe subséquente. Les philologues du XIX<sup>e</sup> siècle considéraient presque tous la diphtongaison spontanée comme antérieure à la conditionnée, et la plupart des manuels utilisés aujourd'hui présentent encore la même description.

Mais M. Schürr est de l'avis opposé : selon lui, la diphtongaison conditionnée aurait précédé la spontanée, qui ne serait que la généralisation de la première. Il soutient qu'une diphtongue spontanée issue d'une voyelle tonique longue est forcément décroissante (accentuée sur le premier élément) comme dans le cas de *a, ɛ, ɔ* devenus *âe, êi, ôu* en ancien français, alors que la diphtongue conditionnée était à l'origine croissante, comme c'est encore aujourd'hui le plus souvent le cas de *ie, uo/ue* < *ɛ, ɔ*. Mais il est trop hasardeux d'en déduire que « Des diphtongues « spontanées » de *é, ó* » (et il faut certainement comprendre : tant *ɛ, ɔ* que *ɛ, ɔ*) « ne pouvaient donc être que décroissantes » (p. 3). On peut

14 : Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français, I-II, *Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Alger* XXX, Paris 1959, p. 84.

dire qu'elles pouvaient être décroissantes (cf. *áe, éi, óu*), mais on ne peut pas *a priori* exclure la possibilité de l'existence d'une diphtongue croissante dans une autre langue, à une autre époque ou dans le cas d'une autre voyelle, sans parler de la possibilité d'un déplacement de l'accent à l'intérieur de la diphtongue. C'est donc d'une façon beaucoup trop schématique que M. Schürr pose (pp. 8-9) son problème : « Mais admettons un moment l'hypothèse d'un allongement très ancien de *é, é* et d'une diphtongaison subséquente en *ié, uó*. Comment expliquer alors le caractère ascendant ou croissant de ces diphtongues contrastant avec le caractère descendant (décroissant) des *ae, ei, ou* issus de *á, é, ó* tels qu'ils coexistent en ancien français et autre part ? ».

La possibilité d'un déplacement de l'accent est contestée dans les pages suivantes, sans que M. Schürr ne nous dise explicitement pourquoi cette possibilité est exclue, bien qu'on en connaisse d'autres exemples. Néanmoins il fait la déduction suivante : « Non, il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer les diphtongues croissantes *ié, uó (ué)* que de les faire remonter toutes aux faits de la diphtongaison conditionnée : elles diffèrent des décroissantes par leur nature et par leur origine et par la chronologie. La diphtongaison conditionnée est la seule générale à la Romania, elle est la véritable « diphtongaison romane » » (p. 11). M. Schürr oublie un facteur important : dans le cas de *éi* et de *ié* (pour ne prendre que ces deux), c'est l'élément le plus ouvert de la diphtongue qui porte l'accent ; déplacé ou non, l'accent frappe l'élément qui tend le moins vers le caractère consonantique. A notre avis, on s'est jusqu'ici trop attaché à la « direction d'accent » et pas assez à la « direction d'aperture » dans ces diphtongues. Vues sous cet angle, elles sont parallèles.

Le point de départ de la théorie de M. Schürr est donc bien faible, ce qui ne doit pas empêcher une analyse d'après ses principes, à condition qu'on y voie une hypothèse de travail qui doive servir à vérifier si la diphtongaison peut éventuellement s'expliquer autrement que cela a été fait jusqu'ici. Toute la valeur de l'œuvre de M. Schürr repose donc sur sa possibilité de rendre plausible sa théorie à travers l'analyse minutieuse des différentes langues que nous présente le chapitre central (pp. 17-120). Au fond, c'est tout ou rien.

Il faut reconnaître que M. Schürr est un avocat fort habile de ses idées. Il faut souligner qu'il sait fort bien présenter un nombre impressionnant de faits et que les exemples tirés des langues et dialectes les plus divers méritent beaucoup d'admiration. Mais pour celui qui pénètre dans les détails, cette analyse très étoffée est néanmoins décevante. Parfois, elle donne un indice de la vérité de la théorie, mais jamais une véritable preuve ; le plus souvent, elle ne sert qu'à l'illustrer, à la rendre non-contradictoire, ce qui est déjà quelque chose, mais pas assez. Illustrons à notre tour cette affirmation par quelques exemples particulièrement frappants.

On s'étonne tout d'abord de voir presque la moitié du grand chapitre réservée aux langues de l'Italie et de la Suisse : italien, nord-italien, rhétoroman (pp. 17-63). La diphtongaison exclusivement métaphonique en italien (en dehors de la Toscane et de la région de Rome) est incontestable et ne peut donc pas servir d'argument à la théorie. Sa propagation dans la vallée du Pô et dans les Alpes ne fait guère de doute, mais il est frappant de constater que plus on s'éloigne de l'Italie centrale, plus cette diphtongaison devient sporadique. Selon M. Schürr,

c'est un effet de la superposition de la diphtongaison spontanée, mais on n'apprend pas pourquoi ce n'est pas plutôt la diphtongaison conditionnée qui s'est superposée à la spontanée. Il est vrai que le vocalisme du toscan actuel est dû à une influence venue du nord, comme M. Rohlfs l'avait déjà proposé dans sa *Historische Grammatik*, mais la Toscane appartient justement à la zone italienne où la diphtongaison conditionnée est incontestablement de vieille date : il s'agit là effectivement d'une superposition.

Ce qu'est la Toscane pour l'Italie centrale, la Romagne l'est pour l'Italie du Nord : une province appartenant au nord-italien, mais ayant néanmoins subi la diphtongaison par métaphonie. Les deux siècles d'occupation lombarde expliquent tout : pendant cette période, la Toscane appartient à l'Italie du Nord occupée, alors que la Romagne appartient à l'Italie centrale restée sous la domination papale (avec l'Ombrie et le Latium).

Voilà pourquoi il est extrêmement dangereux de déduire quoi que ce soit du romagnol. Et pourtant, c'est ce que fait M. Schürr, pour qui ce dialecte, qui a fourni l'argument de sa thèse de doctorat voilà plus de 50 ans, est une des pierres angulaires de sa théorie sur la diphtongaison. Si le romagnol, contrairement aux autres dialectes de l'Italie du Nord, ignore la diphtongaison spontanée tout en connaissant très bien la conditionnée, c'est à notre avis justement une excellente preuve de la répartition géographique entre les deux diphtongaisons. Mais au lieu de voir dans le vocalisme romagnol la preuve de l'antériorité de la diphtongaison conditionnée par rapport à la spontanée, il faudrait constater la rareté relative de la conditionnée dans les autres dialectes nord-italiens et en déduire qu'elle y est postérieure à la spontanée. Et l'on arrive au résultat diamétralement opposé à celui de M. Schürr !

Pour le roumain, M. Schürr soutient la théorie fort discutable d'une épenthèse « anti-hiatique » par la suite généralisée (mais pourquoi n'affecterait-elle presque jamais le *e* initial ?), et à partir des formes du roumain moderne (relevées dans l'ALR), il soutient que « La diphtongue *uo* issue de  $\bar{u}$ -initial du lat. vl. originellement par métaphonie, généralisée ensuite avec épenthèse d'hiatus par phonétique syntactique, doit avoir été commune autrefois à tout le domaine linguistique roumain » (pp. 68-69) sans tenir compte de la constatation de MM. Pușcariu et Octave Nandriș, pourtant mentionnée p. 72, selon laquelle une nouvelle vague de diphtongaisons inonde le roumain depuis quelques décennies, ce qui ne manque pas de « fausser » les cartes de l'ALR. Et il y a mieux : cette épenthèse existe aussi dans les mots slaves, mais M. Schürr n'en déduit pas qu'elle est, de ce fait, postérieure au VI<sup>e</sup> siècle. Non, au contraire, cela « ne fait qu'illustrer le parallélisme avec le phénomène de la prosthèse de *y*- » (p. 69), ce qui ne veut pas dire que celle-ci aussi serait postérieure au VI<sup>e</sup> siècle ! Plus loin, M. Schürr voit une preuve de l'ancienneté de la diphtongaison conditionnée dans le fait que la même épenthèse anti-hiatique se retrouve en léonais et en aragonais, ce qui est d'autant plus osé que les cas où une telle épenthèse y est possible seraient (d'après les exemples cités p. 116) limités à la conjonction *et* et à quelques formes du verbe *esse*, parmi lesquelles *el ye(t)*, dont le *y* ne peut en tout cas pas être anti-hiatique !

C'est évidemment le français qui offre le plus de difficultés à la thèse de M. Schürr : on y rencontre d'une part la diphtongaison conditionnée (*lectum* >

\**lieit* > *lit*), d'autre part la diphtongaison spontanée (*ferus* > *fier*), qui serait, selon M. Schürr, due à « une généralisation successive des diphtongues originairement métaphoniques » (p. 80). Cette généralisation a donc dû se produire au moment où *lectum* en était encore à l'étape \**liejt(u)*, c'est-à-dire quand la diphtongue se trouvait (et c'est le cas de la plupart des mots ayant une diphtongue due au voisinage palatal) en syllabe fermée. Et pourtant, la généralisation s'est produite uniquement en syllabe ouverte ! C'est donc la simple longueur vocalique qui décide de la formation de la diphtongue, car *ié* et *uó*, qui existaient déjà devant une palatale, étaient « considérées comme variantes plus longues des autres *é*, *ó* » (p. 81). C'est ce qui expliquerait alors pourquoi la diphtongue due à la longueur devient croissante au lieu de décroissante, comme on devrait s'attendre à le voir. Mais dans ce cas-là, l'ordre chronologique peut tout aussi bien être l'inverse de celui que propose M. Schürr : s'il y a eu d'abord diphtongaison en syllabe ouverte par suite de l'allongement de la voyelle, la diphtongaison métaphonique a aussi bien pu faire changer l'accentuation de la diphtongue spontanée en croissante. D'autre part, M. Straka a démontré que si la diphtongaison spontanée est liée à la position (et M. Schürr est justement de cet avis pour le français), elle a dû se produire de très bonne heure et bien avant que le français constituât une langue indépendante, comme le prouve le jeu entre le traitement des proparoxytons et la sonorisation des consonnes intervocaliques. Elle serait alors antérieure à la diphtongaison par voisinage palatal, et la théorie de M. Schürr se trouve ainsi contredite. C'est-à-dire qu'elle peut encore rester valable à condition qu'on trouve une autre explication que la position syllabique à la diphtongaison spontanée en français, mais M. Schürr ne nous en donne pas. (On cherche d'ailleurs en vain une critique de la théorie chronologique de M. Straka, comme on aurait aimé voir discuter l'ensemble du vocabulaire soumis à la diphtongaison au lieu de ne voir figurer dans le texte que les mots qui peuvent servir d'appui à la théorie exposée. Pourquoi *nēptia* > *nièce*, mais *nōptia* > *noces*, pour ne prendre qu'un exemple ?)

Voici d'autre part l'explication du vocalisme particulier de l'espagnol : « Le castillan primitif de l'époque visigothe (...) doit donc avoir de bonne heure monophthongué en *e*, *o* ses diphtongues devant *yod* (...) sans être encore atteint de la généralisation dans d'autres positions » (p. 114). Cela revient à dire qu'en castillan, la diphtongaison spontanée est indépendante de la conditionnée ! La perspective est intéressante, car pourquoi cette indépendance serait-elle propre à l'espagnol ? Il est vrai que M. Schürr considère la diphtongaison castillane comme due à la rencontre « avec des parlers déjà atteints de la généralisation en cours des diphtongues originairement conditionnées » (p. 115), mais ici encore, il s'agit seulement de la suite logique de l'application de sa théorie et non pas de la constatation d'un fait réel. Bien sûr que *lecho* < *lētum* peut s'expliquer par la monophthongaison d'un ancien *ie* en *e* survenue avant l'introduction de la diphtongue spontanée (mais pourquoi un tel radicalisme dans une langue par ailleurs assez conservatrice ?), mais il est tout aussi possible de supposer une diphtongaison spontanée suivie de la monophthongaison en cas de formation d'une triphthongue : *lētum* > \**liēktu* > \**liejt'u* > \**let'u* > *lecho*.

Nous n'avons soulevé que quelques cas qui comptent parmi les plus centraux et qui se vérifient le plus facilement, et nous avons montré que la théorie de

M. Schürr ne peut pas être prouvée, mais qu'elle est par contre facilement contredite.

Les lacunes sont peu nombreuses ; on aurait cependant aimé connaître l'avis de M. Schürr au sujet du vocalisme du catalan centre-oriental ( $e > \epsilon$ ,  $\epsilon > e$ ), qui s'explique difficilement sans la diphtongaison d'une des deux voyelles. Pour le catalan, M. Schürr mentionne (p. 78) qu'il ignore la métaphonie devant *-u* (*focum* > *foe*) contrairement à ce qui est le cas en provençal (*fuoc*), mais il n'en tire pas les conséquences : les deux langues ayant été unies jusqu'en 700 environ, la métaphonie ne devait donc dater que du VIII<sup>e</sup> siècle au plus tôt, c'est-à-dire bien après la période que suppose M. Schürr. D'ailleurs, il ne nous dit nulle part vers quelle époque s'est produite la diphtongaison par métaphonie, comme on regrette en général de voir peu d'indications chronologiques : on aurait aimé trouver des schémas attestant la chronologie relative – et même absolue – des évolutions étudiées.

Toutes ces considérations ne doivent cependant pas masquer les mérites des études du grand philologue : il a réussi à remettre à l'ordre du jour un problème depuis trop longtemps considéré comme résolu, alors qu'il ne l'est certainement pas ; il nous a présenté des éléments concrets de l'évolution des deux voyelles qui ne manqueront pas de servir de documentation à ceux qui auront encore la vocation de s'attaquer au problème épineux qu'est la diphtongaison ; et il a surtout, par son exemple et par sa hardiesse, donné une incitation très précieuse à reprendre ce vieux problème, à le repenser et – qui sait ? – à le résoudre. Domage qu'il n'y ait pas réussi lui-même.

Palle Spore  
ODENSE

### Langue française

HARALD GETTRUP, HENRIK PREBENSEN, CARL VIKNER, OLE WEWER : *Gruppegrammatik. Opgaver i moderne fransk grammatik*. I. 221 pages. II. 291 pages. III. 228 pages. Københavns Universitets Fond til Tilvejebringelse af Læremidler. Akademisk Forlag, Copenhagen, 1971.

Ce nouveau manuel de grammaire française est écrit en danois et, plutôt que de le critiquer, il faut avant tout rendre compte de son contenu devant un public international auquel il n'est pas directement accessible.

Le titre en est « Grammaire en groupes. Exercices de grammaire française moderne ». Retenons d'abord le sous-titre, qui indique très clairement de quoi il s'agit : d'exercices pratiques à l'usage des étudiants des universités danoises (ou scandinaves), présentés dans trois cahiers sur lesquels les étudiants sont à même de travailler directement en introduisant dans les « blancs » qui y sont ménagés les réponses aux questions posées. Ces exercices ne peuvent par conséquent servir qu'une fois.

Le manuel a pour base de très riches matériaux d'exemples authentiques empruntés à des livres français modernes ou à des journaux. Les exemples doivent être tantôt analysés, tantôt traduits en danois, tantôt reconstruits à l'aide de transformations, tantôt complétés par des remplissages, etc. Tout cela est